

Sprachlaut seine eigene Rubrik hat, und dass umgekehrt jede Rubrik einen und auch nur einen Sprachlaut enthält, im Gegensatz zu den alten Tabellen, in denen man bis zu 7 Sprachlauten in einer Rubrik vorfinden kann, während andererseits zahlreiche Rubriken leer bleiben. Dies dürfte wohl ein Beweis dafür sein, dass es bei der Aufstellung des Weltlautsystems gelungen ist, die wirklichen, konstruktiven Unterscheidungsmerkmale aufzufinden; denn überfüllte Rubriken beweisen, dass die Einteilung nicht zu Ende geführt worden ist, während leere Rubriken darauf deuten, dass das verwendete Einteilungsmerkmal für die betreffende Lautgruppe nicht in Betracht kommt.

Man hat gegen das Weltlautsystem geltend gemacht, es beanspruche zwar sämtliche Sprachlaute der Welt in sich einzuschließen, erfülle aber diese Aufgabe nicht. Dieser Einwand dürfte auf einem Missverständnis beruhen. Ob es tatsächlich gelingen sollte oder vielleicht schon gelungen ist, einzelne Sprachlaute zu finden, die sich nicht in den Rahmen des Weltlautsystems einordnen lassen, ist an und für sich belanglos; denn die Aufgabe des Weltlautsystems ist ja gar nicht, sich mit derartigen Raritäten zu befassen, sondern, wie anfangs betont, das *konstruktive Prinzip* herauszuschälen, nach dem der gesamte Lautbestand der Welt entstanden ist. Sollte es sich gelegentlich herausstellen, dass irgendein Sprachlaut im Weltlautsystem nicht unterzubringen ist, so wäre das kein Beweis für die Unzulänglichkeit dieses Systems. Der betr. Laut müsste dann eben als ein ausserhalb des allgemeinen Systems stehender Sonderlaut besprochen und behandelt werden.

Wie wir im Vorigen gesehen haben, ist das Weltlautsystem hervorgegangen aus dem vorurteilslosen Suchen nach dem natürlichen, konstruktiven Prinzip, das dem Entstehen unseres gesamten Lautbestandes zugrunde liegt. Trotzdem wird sich vielleicht doch mancher fragen, wozu ein neues Lautsystem dienen solle, und ob die vielen bereits bestehenden Lauttabellen nicht genau den gleichen Zweck erfüllten. Um diese Frage zu beantworten, brauchen wir nur einen Blick in die phonetische Literatur zu werfen, wo wir überall auf unrichtige Lautbestimmungen und Erklärungen stossen, die auf falsche Einteilungsmerkmale zurückzuführen sind. So werden Vokale wegen Geräuschhaftigkeit oder Stimmlosigkeit zu Konsonanten gestempelt und umgekehrt Konsonanten wegen Geräuschlosigkeit oder klanglicher Ähnlichkeit mit den Vokalen als Vokale bezeichnet.

Ein typisches Beispiel für solche *Fehldiagnosen* sind die sog. *Diphthonge*, von denen die als *fallend* bezeichneten sich bei genauerer Prüfung in den meisten Fällen als einfache *j*- und *w*-Verbindungen, allerdings mit sehr weiten, geräuschlosen *j*-

und *w*-Lauten, erweisen. Ja, diese Vokal-Konsonantenverbindungen werden sogar als *echte Diphthonge* bezeichnet, während die wirklichen Doppelvokale bald als *unechte Diphthonge*, bald als Vokal-Konsonantenverbindungen angesehen werden.

Auch die Streitfrage, ob die *Affrikaten* Einzel- oder Doppel-laute sind, lässt sich an Hand des Weltlautsystems unschwer beantworten. Wenn nämlich das betr. Lautgebilde mit einem Vollverschluss anfängt, ist das ganze eine Lautverbindung, selbst wenn der Klang anscheinend einheitlichen Charakter hat. Wenn dagegen kein vollkommener Verschluss stattfindet, ist das ganze ein Einzellaut, selbst wenn die Enge anfangs etwas enger ist als am Ende, sodass der Klang anscheinend einen uneinheitlichen Charakter aufweist.

Ueberhaupt dürfte es einleuchten, dass die Phonetik ohne Zuhilfenahme eines einwandfreien Lautsystems auf schwankendem Boden stehen muss. Denn, welches Gebiet der Phonetik man auch behandelt, fast immer wird die Untersuchung mit der *Bestimmung der Sprachlaute* anfangen müssen. Wie soll man aber eine solche Bestimmung treffen können, wenn eine sichere Grundlage hierfür fehlt? Und eine solche wird uns erst durch das Weltlautsystem geboten.

Ich möchte deshalb meinen verehrten Kollegen dringend empfehlen, sich mit dem Weltlautsystem bekannt zu machen und es auf seine *praktische Brauchbarkeit* hin zu prüfen. Beim Unterricht hat es seinen pädagogischen Wert schon längst erwiesen. Aber auch den Forschern, die die phonetischen Probleme mit dem heutigen instrumentellen Verfahren zu lösen suchen, möchte ich es jedenfalls als ein wertvolles Hilfsmittel empfehlen.

THURSDAY, 21 JULY. MORNING

FIRST SESSION OF ANTHROPOLOGY

Chairman : Prof. AGOSTINO GEMELLI.

48. Prof. J. VAN GINNEKEN (Nimeguen) : *Les clics, les consonnes et les voyelles dans l'histoire de l'humanité.*

L'Académie royale des Sciences d'Amsterdam vient d'éditer un livre de ma main, intitulé : *Contribution à la grammaire comparée des langues du Caucase.* Cela a été un vrai sondage. Et justement comme, dans les forages de pétrole, on a rencontré souvent des produits secondaires inattendus d'une grande valeur,

je crois que mon sondage a mis au jour aussi un résultat d'une valeur remarquable pour la linguistique générale : c'est-à-dire la transition des clics en groupes consonantiques qui n'admettent que secondairement l'insertion des voyelles. C'est à cause de cela que notre Congrès a admis dans son programme quelques communications sur les clics, et que pour ouvrir cette série je vais vous entretenir quelques moments des clics, des consonnes et des voyelles dans l'histoire de l'humanité. Pour les détails de la preuve qui demandent une étude assidue je vous renvoie à mon livre.

Qu'est-ce qu'un clic? Un clic est un mouvement de succion. Les succions nous sont innées. Chaque enfant commence à produire ces mouvements utiles le premier jour après sa naissance sans que personne ne le lui ait appris. A cet effet le canal buccal se divise par quatre occlusions en trois chambres closes, la chambre labiale, la chambre palatale et la chambre vélaire ou laryngale. Dans ces trois chambres closes l'air est raréfié par l'arrondissement des lèvres, par la courbure de la langue et par l'abaissement du larynx. C'est ainsi que l'enfant touche le sein de la mère et que le lait maternel pénètre successivement dans les trois chambres buccales.

Or en l'absence de la mère, chaque enfant normal dans le deuxième ou troisième mois de son existence commence à tenir des repas en imagination. Seulement l'air inspiré y prend la place du lait maternel ; et cette succion d'air en trois phases successives est perceptible à l'oreille du nouveau-né, qui s'en amuse à merveille. Au commencement ce jeu de repas imaginaire consiste toujours en une suite de trois clics, un clic labial, un clic médial et un clic vélaire, mais comme l'effet acoustique de ces trois clics n'est pas le même, l'enfant reproduit bientôt, en jouant, les trois clics à part, et les répète à son gré. Voilà l'origine des clics qui sont vraiment les premiers mots du langage humain, et qui s'emploient encore comme des interjections dans toutes les langues de l'humanité. Pour vous les faire reconnaître j'ai invité une dizaine de personnes, deux femmes et huit hommes de la ville et des environs de Nimègue, à les répéter devant le microphone. Mon assistant M. SLIJPEN vous les fera entendre maintenant, et expliquera les significations diverses à ceux qui veulent l'écouter après la séance. Vous entendrez donc d'abord une dizaine de clics latéraux, puis viennent autant de clics labiaux. Maintenant les clics dentaux, — les clics alvéolaires — et les clics palataux. Mais comme vous l'entendrez, quelques-uns de ces clics sont simples, d'autres sont gémés, quelques-uns sont supraglottaux, d'autres sont infraglottaux, quelques-uns de ces clics sont neutres, d'autres sont mouillés, d'autres sont labiovélarisés, et enfin

il y a des clics mouillés et labiovélarisés à la fois. Merci bien. J'ai invité plusieurs membres de notre Congrès à faire la même chose chez eux et à nous apporter les disques. Après la séance, ou cet après-midi nous comparerons les résultats. Mais je puis vous dire maintenant déjà, que les clics sont pareils partout.

En voilà assez pour les clics interjectionnels. Comme phénomènes lexicaux les clics inspiratoires sont devenus rares dans les langues d'aujourd'hui. C'est que peu à peu ils ont été remplacés par les groupes de consonnes expiratoires. Dans l'Afrique du Sud la plupart des mots commencent encore par un clic et la première partie du clic est encore inspiratoire, mais la deuxième partie est devenue déjà une consonne expiratoire et on y ajoute des voyelles et des consonnes ordinaires. Mais BLEEK nous a déjà dit qu'autrefois les clics ont joué un rôle prépondérant, et que tout le reste des mots n'est qu'un supplément postérieur.

Au Caucase c'est environ la même chose ; en mingrélien la première partie des clics latéraux existe encore comme une inspiration palatale, suivie immédiatement par une laryngale et une latérale expiratoire : *cql* ; en géorgien le groupe *cql* est déjà entièrement expiratoire. Seulement la langue primitive du Caucase a certainement possédé des mots entiers, qui ne contenaient qu'un seul clic latéral complet : et cela est resté ainsi jusque peu de temps avant la dispersion des peuples caucasiens en plusieurs familles linguistiques. Je puis prouver avec plus ou moins de sûreté la même chose pour les langues négro-africaines avec leurs labiovélares et leurs occlusives à coup de glotte ; pour les langues hamito-sémitiques avec leurs racines trilitères et leurs consonnes emphatiques ; pour les langues ouralo-altaïques avec leurs clics latéraux gardés en ostyak ; pour les langues tibéto-chinoises avec leur vieux monosyllabisme trilitéral ; pour les langues austronésiennes avec huit clics latéraux dans leur langue commune, dont au moins deux existent encore dans le dialecte de Kambéra à l'île de Soumba ; et pour assez bien de familles de langues dans les deux Amériques qui ont gardé aussi jusqu'à ce jour plusieurs clics latéraux. Car vraiment partout, à côté des consonnes ordinaires simples mais secondaires, qui suivent les lois phonétiques normales, nous trouvons des consonnes irrégulières mais primaires, souvent inspiratoires encore, souvent réunies en groupes plus ou moins invraisemblables : comme *pt*, *tk*, *kxl*, *cql*, *skl*, *cqr*, *skr*, *cqn*, *skn*, *cqm*, *skm*, *dgl*, *zyl*, *zgl*. Enfin à peu près toutes les anomalies, inexplicables jusqu'ici dans l'histoire des consonnes, comme p. ex. le *s* mobile, s'expliquent tout à coup, quand nous les reconstruisons en clics simples ou gémés, en clics supraglottaux ou infraglottaux, en clics mouillés et neutres etc.

Enfin je puis résumer tout cela en quelques conclusions générales sur les consonnes.

1° Toutes les consonnes sont issues des clics inspiratoires ou injectifs.

2° Ces clics sont transposés d'abord en groupes consonantiques moitié inspiratoires moitié expiratoires ; enfin ils deviennent entièrement expiratoires.

3° Les groupes consonantiques sont donc plus primitifs que toutes les consonnes simples ou inversement : toutes les consonnes simples sont nées des groupes consonantiques.

4° Parmi les consonnes simples, les affriquées semblent être des consonnes antérieures, qui ne se sont scindées que postérieurement en occlusives et en fricatives.

5° Toutes les sonantes proviennent aussi de groupes consonantiques, qui ont eu leur origine dans les clics latéraux, le groupe de *muta cum liquida* est donc plus primitif que les liquides simples.

6° Ces sonantes déjà peu ou moins syllabiques avaient souvent un ton musical déterminé.

A la première vue c'est assez étrange, mais peu à peu on s'y habituera, car ces principes donnent des solutions aussi plausibles qu'inattendues à presque toutes les difficultés du développement historique des consonnes.

Mais jusqu'ici il n'y a pas encore dans toutes les grandes familles linguistiques des voyelles dans la langue. Et ce sont de nouveau les interjections (*sst*, *psst*) qui nous en ont gardé des exemples. Mais le vieux sémitique et le vieux ouralo-altaïque n'ont que des consonnes comme phonèmes lexicaux ; et le vieux égyptien manque entièrement de voyelles. Je sais bien, que jusqu'ici on a toujours vainement tâché d'atténuer ces faits inquiétants en les attribuant gratuitement à l'écriture, mais c'est pour cela que je citerai le manque de voyelles dans les langues vivantes. Et ce n'est pas un pur accident que nous trouvons ces langues justement au Caucase, qui a vu naître les groupes de consonnes pures. Eh bien en *kjach*, en *qabardi* et dans plusieurs autres langues tcherkesses le prince N. TROUBETZKOÏ, le grand savant linguiste dont nous regrettons la mort récente, nous a appris, qu'il n'y a que trois semblants de voyelles *i*, *ə* et *a*, qui ne se distinguent l'un de l'autre que par le degré de l'ouverture buccale. En d'autres mots ce sont encore des consonnes car leur différence est du même ordre que celle entre les occlusives et les fricatives. Leur réalisation phonétique s'adapte aux consonnes environnantes, et c'est ainsi que le même semblant de voyelle fermée sonne à notre oreille comme un *i* soufflé devant *j*, et comme un *ou* soufflé devant *w* ; mais pour les Tcher-

kesses eux-mêmes, c'est autre chose ; ils n'y distinguent qu'un phonème fermé sans ton propre. Mais peu à peu, ces trois semblants de voyelles deviennent les trois voyelles *i*, *e*, *a* au Caucase, ou *ou*, *o*, *a* en Afrique du Sud : dans la première syllabe des racines Hottentotes d'après DOUGLAS BEACH. Mais aussi en vieux kartwélien nous pouvons encore assister à la genèse des voyelles. Ici il n'y avait à l'origine que deux semblants de voyelles un *šwa* fermé, et un *h* ouvert. Mais comme dans la période kartwélienne tous les phonèmes de cette langue avaient une triple corrélation de neutre, mouillé et labiovélarisé, le *h* ouvert neutre devenait un *a*, le *h* mouillé devenait un *e*, et le *h* labiovélarisé devenait un *o*. Et de même le *šwa* fermé neutre restait un *šwa*, le *šwa* mouillé devenait un *i*, et le *šwa* labiovélarisé devenait un *ou*. Et c'est donc le système *a*, *e*, *o* et *ə*, *i*, *ou* qui est né des deux semblants de voyelles sous l'influence des trois corrélations de ton propre des consonnes. (Le vieux géorgien a bientôt perdu le *šwa*, qui a été gardé en mingrélien.) Et on voit de la sorte, comment un système complet des voyelles est né. Beaucoup de mots avaient ainsi déjà une voyelle, mais pas tous. Comment alors la vocalisation s'est-elle généralisée ? Le vieux géorgien nous le montre clairement. Comme à peu près tous les mots géorgiens sont sortis d'un clic latéral, tous ces mots contenaient un *l*, un *n*, ou un *r*, qui peu à peu avait adopté une réalisation syllabique avec l'accent musical. C'est alors, qu'un jour le *guṇa* des grammairiens sanscrits a commencé à changer systématiquement le *n* en *én*, *án* ou *ón*, le *l* en *el*, *al*, ou *ol*, le *r* en *er*, *ar* ou *or* ; et c'est ainsi que tous les mots géorgiens ont reçu une voyelle.

BENFEY en 1840 et DE SAUSSURE en 1880 avaient déjà entrevu cette possibilité pour l'indo-européen, mais comme ils ne pouvaient pas croire à une période des langues sans voyelles, ils ont rejeté cette théorie plausible.

Pour conclure, je résume tout ce que je propose pour les voyelles comme je l'ai fait pour les consonnes, en quelques conclusions générales :

1° Toutes les voyelles trouvent leur origine dans des consonnes plus ou moins ouvertes et fermées, qui fonctionnent pendant quelque temps comme des semblants de voyelles.

2° La quantité longue des voyelles n'est qu'un prolongement de la gémination des clics et des consonnes.

3° Le ton propre des voyelles provient du ton propre des clics et des consonnes.

4° L'accent musical des voyelles repose sur l'accent musical des sonantes, déjà plus ou moins syllabiques.

5° La généralisation des voyelles n'est qu'un fait secondaire et s'est répandue par le *guṇa* des grammairiens sanscrits.

6° Il en ressort que le degré dit zéro est *réellement toujours* le degré primitif.

Vous le voyez : nous pouvons diviser l'histoire de l'humanité historique en trois périodes : la première période des clics ; la deuxième période des consonnes pures avec un commencement des semblants de voyelles ; et la troisième période des voyelles dominantes et des consonnes subordonnées.

Enfin je m'excuse de ma hardiesse : de lancer toute une synthèse de cette ampleur dans un quart d'heure fugitif. Je comprends que vous vous étonnez un peu ; et je ne vous en voudrai pas le moins du monde, si vous ne me croyez pas aussitôt ; mais tout de même, j'ai la conviction que les lecteurs attentifs de mon livre finiront par se rendre peu à peu à mon avis.

49. Dr. ROMAN STOPA (Zywiec) : *Die Schnalzlaute.*

Abgesehen von dem Vorkommen des Schnalzens in den extranormalen Sprachäusserungen in allen Sprachen der Welt wird diese Art der Lautgebung in den Sprachen der Buschmänner und Hottentotten als normales Lautbildungsmaterial verwendet.

Das Lautphänomen scheint etwas Eigenartiges (wenn nicht Einzigartiges) an sich zu haben und verdient von verschiedenen Gesichtspunkten aus eine genaue Untersuchung. Es ergibt sich nun die Frage nach dem Wesen der Schnalzlaute, nach dem „Was (sie sind?)“ ; dann nach der Funktion, also nach dem „Wie (sie verwendet werden?)“ ; weiter nach der Raum- und Zeitbestimmung, also nach dem „Wo und Wann (sie verwendet werden bzw. wurden?)“ ; endlich die Frage nach dem Ursprung, also nach dem „Warum (es dazu gekommen ist, dass die so beschaffenen Lautmittel in derartiger Funktion unter diesen räumlich und zeitlich definierten Umständen vorkommen?)“.

Danach sollten folgende Betrachtungsweisen des Schnalzlautphänomens vorgenommen werden :

1. eine phonetische Betrachtung,
2. funktionelle bzw. phonologische,
3. phonematopische,
4. phonogonische.

I. Um die Frage nach dem Wesen der Schnalzlaute genauer beantworten zu können, scheint es mir angebracht zu sein, zuerst die Einteilung der Laute zu streifen, denn die Eigenartigkeit der Schnalze wird desto klarer zutage treten, nachdem sie einen mit den anderen Lauten gemeinsamen Hintergrund erhalten haben, auf dem sie der sonstigen Lautgebung des Menschen gegenübergestellt werden.

Nun gibt es verschiedene Einteilungsprinzipien, je nach dem man die Laute mehr von physischer, physiologischer oder psychologischer Seite betrachtet. Physisch ist der Laut ein Ergebnis der Bewegung bzw. einer Summe von Bewegungen eines Körpers in einem schwingungsfähigen Medium. Physiologisch ist er ein Ergebnis der Muskelbewegungen, welche von den höheren Nervenzentren eingeleitet, durch die Sprachorgane ausgeführt werden. Psychologisch ist er eine Empfindung bzw. eine Summe von Empfindungen, welche unter gewissen Umständen als Signale eines aussersprachlichen Inhalts gelten. Für die phonetische Betrachtung passt der physiologische Satz als Ausgangspunkt zu einer Einteilung der Laute am besten.

Der Laut ist also ein Ergebnis der Muskelbewegungen der Sprachorgane. Die Laute der Sprachorgane können artikuliert oder unartikuliert (1) gestaltet werden. Die Muskelbewegungen, welche einen artikulierten Laut zur Folge haben, sind derart koordiniert, dass sie eine regelrechte Gestalt aufweisen, d. h. es ist während seiner Artikulation eine gewisse Einstellung, Spannung und Lösung der Sprachorgane festzustellen. Wenigstens eines von diesen drei Momenten besitzt ein positives oder negatives Merkmal, welches für einen jeden Laut innerhalb eines gewissen Lautsystems charakteristisch ist, ihn also von den anderen Lauten unterscheiden lässt. Es ist aber zu bemerken, dass die drei Momente nicht unter allen Umständen bei einem jeden Laut im vollen Ausmass vorhanden sind, weil sie in Verbindung mit den Bewegungsmomenten benachbarter Laute einer Reduktion bzw. Modifikation unterliegen so, dass z. B. die Lösung eines Lautes in die Einstellung eines anderen übergeht oder gar damit verschmilzt. Somit bleibt das Spannungsmoment als das am häufigsten Charakteristische des Lautes bestehen und nur bei manchen Lautarten, namentlich den Lösungslauten, (Plosivae) muss ausser dem Spannungsmoment auch mit dem der Lösung streng gerechnet werden ; denn vor Allem die Lösungsart, wenn auch an das vorangehende Moment der Spannung direkt ausschliessend, entscheidet darüber, ob der betreffende Laut dieser oder jener Art der Plosivae (2) angehört.

(1) Ein unartikulierter Laut kann in der normalen Sprache nicht verwendet werden, weil er den psychologischen Grundsatz eines Sprachlautes nicht erfüllt, indem er ein Ergebnis von unregulären nichtkoordinierten Bewegungen ist und sich deswegen von anderen derartigen Lauten nicht deutlich genug abhebt, um als Zeichen eines aussersprachlichen Inhalts verwendet werden zu können.

(2) Deswegen habe ich auch die übliche Bezeichnung „Verschlusslaute“ aufgegeben, weil sie das Lösungsmoment ausser Acht lässt und dadurch die genannten Laute unter einem gemeinsamen Gesichtspunkt den Spannungslauten nicht gegenüberzustellen erlaubt. Öffnung, Enge, Verschluss sind ja termini welche die räumliche Beschaffenheit der artiku-